

La métaphore : entre philosophie et rhétorique. Nadine Charbonnel, Georges Kleiber et coll., Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 245 pages, 198 FF.

Claude Vandeloise

Volume 29, Number 2, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/039445ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/039445ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vandeloise, C. (2001). Review of [*La métaphore : entre philosophie et rhétorique.* Nadine Charbonnel, Georges Kleiber et coll., Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 245 pages, 198 FF.] *Revue québécoise de linguistique*, 29(2), 123–128. <https://doi.org/10.7202/039445ar>

LA MÉTAPHORE : ENTRE PHILOSOPHIE ET RHÉTORIQUE

Nadine Charbonnel, Georges Kleiber et coll., Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 245 pages, 198 FF.

Claude Vandeloise
Université Louisiana State

Le livre rassemble des communications faites à un colloque tenu à Strasbourg en mai 1995 et intitulé «La métaphore entre philosophie, linguistique et rhétorique». Certaines des contributions semblent avoir été écrites un peu rapidement, et la bibliographie commune comprend de nombreuses lacunes. En particulier, Georges Molinié cite sept de ses oeuvres dans sa contribution, mais une seule est reprise dans la bibliographie. Coseriu et Turner, cités par Klinkenberg (p. 153 et 157), ainsi que Higgins, cité par Tamba (p. 213), y font également défaut. Néanmoins, le livre rassemble certains des plus grands spécialistes francophones de la métaphore. Grâce à leur expérience, le recueil constitue une lecture riche et parfois passionnante pour les lecteurs prêts à investir le temps nécessaire pour le déchiffrer.

Dans son introduction, Nadine Charbonnel (N. C.) souligne la nécessité de rassembler les efforts des linguistes, philosophes et historiens de la rhétorique pour éclairer le domaine de la métaphore. Il est certain, ajoute-t-elle, que «dans ce volume même, le lecteur peut être découragé par les patois des disciplines qu'on ne lui pas appris à parler» (p. 3). Je ne suis pas sûr que les différences interdisciplinaires jouent seules un rôle capital dans la déchiffrabilité des articles. Linguiste moi-même, il y a des linguistes qui me sont incompréhensibles et des stylisticiens qui me paraissent parfaitement clairs. Si je n'ai rien compris à la contribution de Georges Molinié, «La métaphore : limites du trope et réception» (p. 171-184), ce n'est pas parce qu'il est stylisticien, mais à cause de son style personnel. Ayant relu l'article plus de trois fois, le seul défaut auquel mon incompréhension ne peut pas être attribuée est la paresse. En ce qui concerne la contribution de Michel Deguy, «Et tout ce qui lui ressemble» (p. 17-31), j'ignore dans quelle discipline elle devrait se classer. Comme le mentionne le

texte au dos du livre, l'auteur s'entoure dans son exposé de Kant et de Heidegger. Ce qui m'a toujours frappé en lisant ces deux philosophes, ce sont leurs généreux efforts pour rendre aussi compréhensible que possible la complexité de leur message. Je n'ai pas eu le même sentiment en lisant le texte de Deguy. Dans la suite de cette recension, je présente dans l'ordre du livre les contributions que j'ai mieux comprises.

Le recueil débute par une «Ouverture à deux voix» (p. 1-15), écrite par N. C. et Georges Kleiber (G. K.). J'ai déjà fait allusion au texte du premier auteur. G. K. reconnaît deux étapes fondamentales dans l'étude de la métaphore : son identification et son interprétation. Par rapport à ces deux facteurs, il distingue quatre tendances dans l'histoire métaphorologique des trente dernières années. La tendance traditionnelle, à laquelle il associe structuralistes et générativistes, est une solution «sémantiquement intégrée» pour laquelle le repérage et l'interprétation de la métaphore s'effectuent au niveau sémantique. Une deuxième tendance tente de repérer syntaxiquement la présence d'une métaphore. La troisième traite sémantiquement le repérage et pragmatiquement l'interprétation, alors que la tendance «pragmatique intégrée», que G. K. associe au mouvement cognitiviste et à Sperber et Wilson, traite pragmatiquement l'interprétation métaphorique aussi bien que repérage, réinsérant ainsi les métaphores dans le langage ordinaire.

Dans son article «Métaphore et philosophie moderne» (p. 32-61), N. C. cherche à montrer que les courants antirhétoriques de la philosophie de la métaphore aussi bien que ses courants prorrhétoriques sont victimes de trois oublis. Le premier consiste à ne pas considérer la métaphore comme un phénomène discursif, mais comme un changement dans la langue. Locke, selon qui la métaphore devrait être éradiquée de tout langage exact, est coupable de cette omission tout autant que Vico et Nietzsche, qui affirment que toute vérité est métaphorique. Le second oubli consiste à confondre la ressemblance conceptuelle en jeu dans la catégorisation et la ressemblance métaphorique qui n'est pas un *comme*, mais un *comme si*. Cette conception, défendue par Ricoeur, prend naissance chez Vico, pour qui les tropes ont à leur origine une signification propre. Enfin, le troisième oubli concerne ce que N. C. appelle «le régime sémantique praxéologique» de la métaphore, par lequel la métaphore compare ce qui n'est pas comparable dans le but de proposer un modèle. Ce régime est trop souvent remplacé par les régimes sémantiques expressifs et cognitifs. Selon ce dernier régime, la métaphore, prise au pied de la lettre, utilise le visible pour mieux parler de l'invisible.

L'article de Patrick Tort est intitulé «D'une interférence native : métaphore et métonymie dans la genèse de l'acte classificatoire» (p. 62-80). Il introduit

d'abord avec sympathie la position de Du Marsais selon laquelle les tropes seraient des schémas primitifs de l'activité classificatoire. Il critique ensuite la différence nette établie par Jakobson et le structuralisme entre une métaphore paradigmatique et une métonymie syntagmatique. Par exemple, il considère que lorsque l'aphasique utilise *fourchette* pour *couteau* (trouble métonymique de la contiguïté), il est également guidé par une similarité fonctionnelle. Associant, peut-être un peu hâtivement, similarité fonctionnelle et perceptuelle, il en conclut que la métonymie se rapproche de la métaphore. Dans l'ordre générique, Tort considère la synecdoque comme le noyau de la métonymie. Il y aurait métonymie dans la métaphore parce que cette dernière se fonde sur des sèmes communs aux deux entités comparées. Est-ce parce que les sèmes sont des «parties» des entités comparées qu'il y aurait synecdoque? C'est pousser un peu loin le sens de «partie». L'auteur poursuit son article par une «première» application montrant les effets néfastes de la disjonction nette entre métonymie et métaphore. Il s'agit d'une critique d'un article de Claude Lévi-Strauss intitulé «Le totémisme aujourd'hui». On comprend mal pourquoi cette application est appelée «première» puisque l'article ne propose pas de seconde application.

Dans l'article le plus long du recueil, «Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux» (p. 83-134), Georges Kleiber revient sur le repérage de la métaphore et sur son interprétation. Il critique les interprétations sémantiques en montrant qu'elles ne peuvent s'attacher à aucun des constituants lexicaux de la métaphore. Il rejette notamment l'interprétation de «Paul est un lion» par «Paul est comme un lion» (interprétation comparative faible) ou par «Paul est courageux comme un lion» (interprétation comparative forte). Afin de trouver une interprétation de la métaphore plus satisfaisante, G. K. juge bon de revenir sur la question de son repérage. Il critique la position de Moeschler selon laquelle les métaphores ne sont pas plus déviantes que les énoncés approximatifs du type «je gagne 8000F par mois». Néanmoins, G. K. montre que la déviance ne résulte ni de l'incompatibilité d'hypothétiques sèmes ni d'une infraction aux valeurs de vérité. Le repérage résulte plutôt d'une déviance de la catégorisation où une catégorie lexicale se trouve employée pour une occurrence qui n'en est pas membre. Pour *la lune rêve*, par exemple, ce que fait la lune n'est pas normalement catégorisé par *rêver*. Tout comme la métaphore, la métonymie et la synecdoque violent la catégorisation ordinaire. Néanmoins, ces dernières violations impliquent toujours deux éléments associés par la relation partie/tout ou par contiguïté, comme lorsque le client d'un restaurant est appelé «l'omelette» par contiguïté avec le plat qu'il a mangé. Dans la métaphore inclusive du type «N1 est N2», par contre, une seule entité

catégorisée N1 est recatégorisée N2 de manière déviante. L'interprétation de la métaphore, en ce cas, consiste à rechercher une analogie entre N1 et la catégorie N2 qu'on sait indue.

Dans sa présentation (p. 7), G. K. classe les travaux du groupe Mu parmi les analyses structuralistes et componentielles de la métaphore. Membre actif de ce groupe, Jean-Marie Klinkenberg rejette cependant l'autonomie du langage en proposant une analyse cognitive de la métaphore dans sa contribution «Métaphore et Cognition» (p. 135-170). Selon le modèle cognitif proposé pour la perception, les qualités semblent précéder et déterminer le repérage des entités. Celles-ci étant associées aux sèmes (p. 140), le détour par la cognition ramène ainsi rapidement au modèle structuraliste. Par ce biais, conformément à l'analyse componentielle, un sémème comme «être humain de sexe masculin» continue à jouer un rôle dans l'interprétation de la métaphore «mon mari est un ange». Dans la seconde partie de l'article, l'auteur développe une idée de Coseriu qui introduit entre code et usage la notion de «norme», qui permet de filtrer des constructions déviantes comme **enterration*. Proposant un emboîtement de normes, l'auteur montre que la métaphore est à la fois obéissance à un certain nombre de normes et rupture avec d'autres. L'écart rhétorique confirme ainsi l'existence du système tout en réorganisant ses relations. L'article se termine par un parallèle entre la métaphore et la science, qui proposent toutes deux de nouveaux découpages du concevable. Néanmoins, alors que la science vise à une conceptualisation stable qui ne peut être ébranlée que par la falsification, la métaphore est éphémère et infalsifiable.

Dans «Grammaire philosophique de la métaphore» (p. 184-206), Michel Prandi critique Hjemslev, qui nie une structure indépendante aux concepts, aussi bien que Lakoff, qui, pour valoriser l'autonomie des structures conceptuelles, réduit le rôle constituant de la langue. Il présente la métaphore dans le cadre des «énoncés incohérents», où l'oeuvre des facteurs formels et des facteurs conceptuels se dissocie, permettant ainsi d'observer séparément le pouvoir de chacun. Dans la métaphore, l'incohérence n'est pas de nature grammaticale, mais de nature conceptuelle. Entre la catachrèse, qui adapte le véhicule à ce qu'il désigne, et la métaphore scientifique, où le conflit conceptuel est exploité pour créer des concepts stables et autonomes, une métaphore incohérente comme *la lune rêve* peut être considérée comme idéale. Ici, c'est la langue qui plie les concepts à une structure immanente qui leur est étrangère, créant ainsi, plutôt qu'une analogie, un vide que l'interlocuteur doit remplir. Grammaticalement, la métaphore est ouverte à toutes les positions, et il est vain d'essayer de réduire toutes ses formes à la forme «N1 est N2». Le conflit conceptuel peut se manifester syntagmatiquement, comme dans *les nobles sont des crapauds* ou

paradigmatiquement, comme dans *les crapauds du Marais*. Elle vise alors à identifier un référent absent de la phrase et a presque une fonction substitutive. Dans *la lune rêve*, la charpente syntagmatique peut s'enrichir d'une structure paradigmatique.

Le recueil se termine par la contribution de Irène Tamba (I. T.), «La femme est-elle une fleur comme le bleuet est une fleur?» (p. 207-245). Comme l'indique le sous-titre, I. T. y compare les fonctions classificatoires et métaphoriques des structures en «Le N1 est un N2». L'auteur note d'intéressants contrastes entre ces structures. Par exemple, on peut dire *Cette femme est une fleur* mais non **Ce bleuet est une fleur*. I. T. présente d'autres arguments pour montrer que les métaphores du type «le N1 est un N2» ne sont pas classificatoires : elles ne présentent pas une qualité de N1, mais reconnaissent plutôt son exemplarité. L'auteure est ainsi amenée à examiner des métaphores où N2 est un nom propre, comme *Ce poète est un Mallarmé*. Plutôt que de traiter ici *Mallarmé* comme un nom commun, ce qui évoquerait la classification du poète dans «la classe des Mallarmés», I. T. attribue deux modes de références aux SN, l'un direct et globalisant, l'autre indirect et focalisant. Ce point de vue permet d'expliquer la valeur de degré suprême des métaphores introduisant un nom propre. Au point de vue discursif, l'auteur note que les structures «un N1 est un N2» sont rares, que ce soit pour les emplois taxinomiques ou pour les emplois métaphoriques.

Plusieurs points communs sont traités au travers du recueil, sur lesquels les contributeurs peuvent converger ou diverger. En ce qui concerne le champ de la métaphore, Charbonnel et Prandi accordent plus d'importance à la métaphore vive qui permet une interprétation ouverte qu'à la catachrèse et à la métaphore scientifique, longuement traitée par Klinkenberg. Tamba étend le domaine de la métaphore jusqu'aux parangons du type *cet athlète est un Hercule*. En ce qui concerne le domaine de la métaphore, Charbonnel semble vouloir l'inscrire entièrement dans le discours, alors que Kleiber l'inscrit dans la langue pour son repérage, dans le discours pour son interprétation; Charbonnel et Tamba établissent une distinction claire entre analogie métaphorique et classification conceptuelle, alors que Tort évoque Du Marsais, pour qui la métaphore est une classification originelle. Kleiber met en doute l'approche sémique et componentielle de la métaphore. Sèmes et sémèmes reçoivent par contre un accueil favorable dans les contributions de Tort et de Klinkenberg, même si le premier met en doute la dichotomie structuraliste entre métonymie et métaphore et si l'approche cognitive du second contredit l'autonomie structuraliste. Enfin, à travers l'ensemble du recueil, la relation partie/tout est traitée de manière fort libérale : Tort, ainsi que Tamba, considère les sèmes comme des «parties» des mots, et Klinkenberg considère les qualités comme des parties

des entités. Pour justifier la métonymie *boire un verre de vin*, P. T. considère le vin comme une partie du verre! Finalement, Prandi tend une main secourable à Tort pour montrer que la métaphore n'est pas exclusivement paradigmatique, comme l'affirme Jakobson.

Références

- DUMARSAIS [1988] [1730] *Des tropes ou des différents sens*, présentation et notes par F. Douay-Soublin, Paris, Flammarion.
- HJELMSLEV, L. 1985 *Nouveaux essais*, trad. fr., Paris, PUF.
- LAKOFF G. et M. JOHNSON [1985] 1981 *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, trad. fr., Paris, Minuit.
- LÉVI-STRAUSS, C. 1962 *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, PUF.
- MOESCHLER, J. 1991 «Aspects linguistiques et pragmatiques de la métaphore : anomalie sémantique, implication conversationnelle et répertoire métaphorique», Neuchâtel, *Tranel* 17 : 51-74.
- SPERBER, D. et D. WILSON 1986 *Relevance: Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.